

Études littéraires africaines

Moses Isegawa, ou l'impunité du cobra

Kathleen Gyssels



Numéro 14, 2002

La littérature des Grands Lacs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041743ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041743ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gyssels, K. (2002). Moses Isegawa, ou l'impunité du cobra. *Études littéraires africaines*, (14), 9–18. <https://doi.org/10.7202/1041743ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

- MUNYARUGERERO F.-X., 1984, *L'engagement socio-politique de Saverio Nayigiziki travers l'Optimiste*, Butare, Dialogue, p.57-63.
- NAIGIZIKI Saverio, 1949, *Escapade ruandaise, Journal d'un clerc en sa trentième année*, Bruxelles, Deny 208 p.
 1954, *L'optimiste*, pièce en trois actes, Astrida, Groupe scolaire, 58 p.
 1955, *Mes trances à trente ans*, Astrida., Groupe scolaire, 2 vols,
 1 : *De mal en pis*, 206 p., 2 : *De pis en mieux*, 209-487 p.
- NAHOUM-GRAPPE Véronique, 1994 (sous la direction de), *La Guerre dans l'ex-Yougoslavie*, Paris, Editions Esprit
- NAGENDA John, 1986, *The Seasons of Thomas Tebo*, Nairobi, Heinemann.
- OKOT P'BITEK, 1989, *White teeth (Lak Tar, traduit de l'acholi)*, Nairobi, Heinemann.
- PRUNIER G., 1997, *Rwanda, 1959-1996*, Paris, Editions Dagorno.
- REYNTJEN Filip, 1994, *L'Afrique des Grands lacs en crise*, Paris, Karthala
- RICARD Alain, 1987, *Naissance du roman africain : Félix Couchoro (1900-1968)*, Paris, Présence Africaine, 228 p.
 1998, *Ebrahim Hussein*, Paris, Karthala.
 2000, *Voyages de découvertes en Afrique*, Paris, Bouquins/Laffont
- RUGANDA J., 1980, *The Floods*, Nairobi, Heinemann.
 1986, *Echoes of Silence*, Nairobi, Heinemann.
- Uganda Creative Writers Directory*, 2000, Les Cahiers de l'Alliance française, Femrite, Kampala.
- VARGAS LLOSA Mario, 2001, *La fête du bouc*, Paris, Gallimard.
- WANGUSA Timothy, 1989, *Upon this Mountain*, Nairobi, Heinemann.

MOSES ISEGAWA, OU L'IMPUNITÉ DU COBRA

Aux Pays-Bas, des auteurs africains forment depuis les années 90 un nouveau groupe de littérature migrante. Si, depuis les années 70, les auteurs d'origine surinamienne (Hugo Pos, Astrid Roemer, Bea Vianen, et plus récemment Ellen Ombre, Anil Ramdas), antillaise (Clark Accord, Boeli Van Leeuwen, Frank Martinus Arion), indonésienne (Hella Haase, en fait hollandaise) font partie du paysage littéraire, tout autre est ce groupe hybride d'auteurs venant non des ex-colonies hollandaises, mais de différents pays du Sud, d'Afrique, d'Asie, d'Amérique latine. Il s'agit d'écrivains qui, soit délibérément, soit par le hasard de leurs parcours, se sont établis aux Pays-Bas et auxquels le néerlandais est "imposé" comme facteur d'intégration.

En effet, les Pays-Bas ont promu, à travers de respectables institutions comme "De Stichting Fonds der Letteren", la visibilité de ces nouvelles voix qui insufflent une nouvelle vie à une littérature en néerlandais qui a de plus en plus du mal à assurer sa part dans la *World Literature*. Le "Fonds des lettres" attribue ainsi régulièrement des bourses de traduction ; par exemple, celle qui a permis l'édition néerlandaise du roman qui

nous intéresse ici : *Slangenkuil* (1999, "Nid de vipères") de Moses Isegawa, à partir d'une version originale en anglais (*The Cobra's Impunity*, selon la jaquette de l'édition néerlandaise).

Ce fut donc un choix délibéré du ministère de la Culture de promouvoir de nouveaux auteurs migrants qui publieraient en néerlandais. En général, cette politique a été couronnée de succès ; on compte ainsi plusieurs groupes : les Africains comme Vamba Sherif avec *Het Land van de Vaders* ("Le pays des pères"), les Maghrébins (Stitou, Bouazza, Sahar), les Turcs (Hakim Traïda), les Iraniens (Kader Abdolah), et les écrivains juifs (Leon De Winter, Marcel Möring, Carl Friedman, Chaja Polak, Ischa Meijer), groupe dont je veux souligner à quel point il s'incorpore à la "mainstream literature" aux Pays-Bas et en Flandre. Le relatif succès des littératures migrantes n'est bien entendu pas une spécificité néerlandaise : à des degrés divers, il concerne tous les pays européens.

Dans ce groupe de plus en plus important, le cas de Moses Isegawa est tout à fait particulier : né en 1963 à Kawemte, au nord de Kampala, il arrive à l'âge de 26 ans aux Pays-Bas. Contrairement à bien des exilés et migrants, il ne s'établit pas dans la métropole multiculturelle qu'est Amsterdam, capitale littéraire du pays, mais dans une petite ville au nord d'Amsterdam, Beverwijk. Dans son essai *Twee Chimpansees* (2001, *Deux chimpanzés*), où il prétend que l'Occident utilise l'Afrique comme laboratoire pour des épidémies mortelles (le virus *ebola*, le sida), il glorifie d'ailleurs ingénument deux événements mémorables qui ont lieu dans l'année 1998 : Beverwijk existe depuis 700 ans et Isegawa y est un auteur mondialement célèbre ! Loin derrière lui, donc, le spectre du réfugié économique. Aujourd'hui, il est naturalisé et écrit sous un pseudonyme ("segawa" signifiant "les garçons").

Il a certes dû apprendre le néerlandais, mais sa maîtrise de cette langue, j'en ai pu faire l'expérience (lors du Salon du Livre à Bruxelles, le 2 février 2002), reste pauvre. Il avoue sans gêne qu'il écrit tous ses manuscrits en anglais. Significativement, toutes les maisons d'édition anglaises à qui Isegawa a envoyé le manuscrit sur lequel il avait peiné pendant huit ans l'ont refusé, jusqu'à ce que "De Bezige Bij" à Amsterdam, visant le créneau de la littérature "ethnique", l'accepte pour traduction.

Abessijnse Kronieken, 1998

Le premier roman, *Abessijnse Kronieken*, a remporté beaucoup de succès aux Pays-Bas ; re-traduit par la maison d'édition anglaise Picador, *Abyssinian Chronicles* péchait par quelques faiblesses que la critique anglophone a signalées. *The Independent's* (21.10.2000) remarque que : "At times, it's difficult to keep up with the names of the narrator's myriad aunts and the exact relationships of the many other characters" (il est parfois difficile de voir clair dans la myriade de tantes du narrateur et dans les relations de parenté précises entre les nombreux autres personnages).

Christina Patterson s'irrite pour sa part dans *The Observer* (12.11.2000) : "he occasionally lapses into clumsiness and some of his rhetorical devices, - such as repeating a phrase throughout an entire paragraph - can get a little tedious" (il lui arrive de tomber dans une écriture maladroite et certains de ses procédés rhétoriques - comme celui de répéter la même phrase à l'intérieur d'un seul paragraphe - peuvent finir par fatiguer).

On a facilement excusé ces faiblesses stylistiques et structurelles parce qu'il s'agissait d'un début. Or, le second roman d'Isegawa se présente comme un remake : la même gaucherie se reproduit, alors que la perspective de l'autofiction, qui donnait tant de "cachet" à son début, y a été abandonnée. À la place de Mugezi, l'*alter ego* de l'auteur, un narrateur omniscient fait cette fois défiler beaucoup trop de personnages disparates qui n'ont en commun que d'être tous piégés, d'une façon ou d'une autre, dans le "nid de vipères" du maréchal Amin Dada¹.

Pour qui n'a pas lu le volumineux *Abessijnse Kronieken, Slangenkuil* peut tout aussi bien servir d'introduction aux abysses maffieuses du maréchal Dada, tant il y a de nombreux rappels du premier roman : il s'agit toujours de l'Ouganda dans les années 70 et le lecteur est plongé dans la spirale de violence et de corruption du régime. Arrestations arbitraires, coups d'État, orgies et vils marchandages..., rien n'y manque pour donner au récit le rythme fulgurant des films de gangsters américains qui ont visiblement inspiré le jeune auteur.

Le premier défaut (abondance de personnages sans "chair") caractérise malheureusement aussi ce second roman, qui déçoit tout simplement parce que l'auteur ne connaît pas d'autre mécanisme narratif que la monotone succession de portraits, épinglés au moyen de descriptions toutes ressemblantes : le lecteur reconnaît très vite les mêmes moules et s'en lasse aussitôt. Les personnages ne sont que des types farcis de clichés, tels que l'espionne, la femme innocente, le général. Parfois, les clichés sont tellement nets qu'on a l'impression d'avoir affaire à un *ghostwriter*.

Ainsi, après le portrait de Bat (prononciation "bad", ce qui le type tout de suite), le lecteur fait connaissance avec Victoria, sa maîtresse, qui sera jetée comme une épiluchure au profit d'une autre femme, Babit. Suit alors Bazooka. Surnommé "le marteau", il triomphera de Bat en faisant assassiner sa seconde femme Babit, mais il ne triomphera pas d'un rival blanc britannique, Robert Ashes.

Celui-ci, un aventurier britannique dont le lecteur fait la connaissance aux pages 56-60, deviendra le bras droit d'Amin. Il se fixe pour objectif de dompter la "bête" et, à ses yeux, la fin justifie les moyens. Pyromane qui porte bien son nom, il met le feu à la maison de ses parents avant de s'enfuir d'Angleterre. Ce Robert Ashes était arrivé en Ouganda à la

¹ Bien que l'expression "nid de vipères" puisse se justifier par certains passages du roman, on peut regretter que l'idée fondamentale d'impunité qui figurait dans le titre anglais ait été abandonnée par la traduction.

recherche d'un certain Williams, qui avait pour mission de lancer des attaques terroristes au nom de l'IRA. Bandit de grand chemin, il s'est enrôlé dans la lutte contre les Mau Mau au Kenya, épisode dont il se rappelle avec exaltation les accès d'"adrénaline" (un mot employé à souhait, 73, et *passim*) dans la chasse aux Blancs et aux Noirs :

Hij nam dienst in de strijd tegen de Mau Mau in het naoorlogse Kenia. Dat was een kolfje naar zijn hand, de jager en de prooi, de vage grenzen tussen goed en kwaad. Die bange blanken en opgewonden zwarten gaven hem een kick. Hij was gek op verhoren. Hij trok tanden, nagels, spleet knieschijven. Hij kreeg de naam "De Engelbewaarder". Voor hem hadden beide partijen gelijk, en daardoor werd het leuk (58). (Il s'engagea dans la lutte contre les Mau Mau dans le Kenya de l'après-guerre. Cela faisait son affaire, le guerrier et la proie, les frontières qui s'estompaient entre bons et méchants. Les blancs angoissés et les noirs excités lui donnaient un "kick". Il était fou d'interrogatoires. Il arrachait des dents, des ongles, brisait des genoux. Il avait reçu le surnom d'"Ange gardien". Pour lui, les deux partis avaient raison, et c'est à cause de cela que c'était tellement amusant) (p. 58).

Vient alors le portrait du docteur Ali : originaire de l'île de Pemba dans l'Océan Indien, ce médecin-astrologue a une indéfectible autorité sur le crédule Amin qui le consulte pour tout (pp. 76-78). Mais le narrateur n'oublie évidemment pas de tirer le portrait du dictateur lui-même. Superstitieux, infidèle et rapace, il est l'ami de longue date des autres tyrans africains : Mobutu et l'empereur Bokassa. Amin Dada se fait assister par des conseillers libanais et saoudiens, et surtout par le docteur Ali qui lui ordonne régulièrement de castrer des taureaux blancs pour se faire lire son avenir (59, et *passim*). Entouré d'une armée de charlatans divers, le dictateur est aussi amateur de femmes et se divertit, comme le font tous ses généraux, dans des orgies et des débauches inimaginables :

De generaal vond het leuk om met bier in zijn wangen zijn gasten nat te sproeien, vooral de vrouwen die er voor hem waren. Andere keren piste iedereen de hele avond in de badkuip, en dan werd er aan het einde van het feest gedobbeld en moest de verliezer zich uitkleden en een bad nemen in de pis. (Le général s'amusait à remplir ses joues de bière et à en asperger ses hôtes, surtout les femmes qui étaient là pour lui. Parfois, tout le monde pissait, toute la soirée, dans la baignoire et à la fin de la fête on jouait aux dés et le perdant devait se déshabiller et prendre un bain dans la pisse) (p. 109).

Non seulement trop de personnages défilent sans prendre vie, mais des virevoltes nombreuses dans un récit linéaire, de longues descriptions les unes moulées sur les autres, des situations les unes plus invraisemblables que les autres, tout est de nature à faire perdre le fil. Étrangement, la focalisation sur les protagonistes (Bat et Bazooka, couplés à leurs femmes tantôt alliées, tantôt rivales) n'est pas soutenue, si bien que le lecteur, très vite, se désintéresse complètement de ce qui leur arrive.

Autre défaut, la langue, nonchalante et négligée, dont l'extrait traduit ci-dessus est déjà un bon exemple. Serait-ce un effet de la traduction, qui ne semble pas toujours sûre², ou le manuscrit original était-il aussi défailant sur le plan stylistique ? Si tel était le cas, on ne peut que déplorer que des maisons d'éditions comme "De Bezige Bij" ne pensent qu'à réaliser leur chiffre d'affaires sans vraiment examiner des manuscrits qui, de surcroît, doivent être traduits.

Il est plus grave que Moses Isegawa exhibe, malgré lui, son propre culte fétichiste pour la possession de produits de luxe qui, fabriqués en Europe, font rage en Afrique parmi les classes "évoluées", et qui assaisonnent inutilement et inlassablement le récit. Le sujet postcolonial se déguise ou se transforme en néo-colonisateur féroce et mimétique (Fanon, Bhabha). À force de tomber toujours sur ces mêmes détails, le lecteur a la troublante impression que l'auteur partage les plaisirs matérialistes et les caprices frivoles de ses personnages. Prenons la montre-bracelet, attribut qui prouve la parfaite réussite dans la société post-coloniale, vrai fétiche qui remplacerait les gris-gris ? Le héros Bat l'affectionne comme son plus fidèle "ami". Il est trahi par presque tout le monde, à part le couple Kalanda, mais son *Oris Autocrat* (p. 291) suffit à lui valoir à nouveau le respect et lui rend confiance. Il en va de même avec sa voiture, sa XJ10 qu'il lance à une vitesse meurtrière sur les routes. On se demande pourquoi il fallait à chaque fois donner la marque et le type de toutes ces armes, fusils AK57 (p. 245) ou avions Mig, Learjet (pp. 72, 261), des voitures - la *Boomerang* du président, les Rolls et les Cadillac, la Euphoria 707 (p. 84), et les jeeps du maréchal Amin Dada, des Stinger, et enfin la Porsche 999 du prince (p. 91) -, des stylos Parker, des costumes Gianni Versace et de chaussures Bata, etc. ; tout cela, qui finit par lasser, mais indique un syndrome qu'une lecture psychanalytique nous éclaircira...

Autre ingrédient obligé du polar noir : le sexe, qui baigne toujours dans une agressivité misogyne. Moses Isegawa se répète parfois littéralement lorsqu'il nous fait assister aux nombreuses scènes de lit, toutes prévisibles d'ailleurs, le sexe étant en ce cas toujours lié au pouvoir, un jeu de domination et surtout, un divertissement du côté de l'homme. La complète dissolution des valeurs est le plus clairement illustrée à travers la prostitution, les viols (même dans de soi-disant couples, exemple lorsque Mafoeba est chevauché par la princesse (p. 42). La femme est un pion sur l'échiquier impitoyable des règlements de compte, des vengeance sanglantes, même entre frères (Tajari et Bat), des trahisons les plus viles.

Significativement, le narrateur oublie parfois de donner un prénom aux femmes (la sœur de Bat ne porte pas de nom), alors que tous les hommes en ont un. Chez Isegawa, la femme doit toujours être l'inférieure de l'homme, lui-même toujours à la recherche des preuves de "dépendance"

² Voir p. 128 : "Zij het zo" au lieu de "zei het zo", et *passim*.

et de soumission. Ainsi lorsque le personnage principal, Bat, sort enfin de prison, il retrouve sa concubine Babit ; la première chose qui lui passe par la tête quand il la revoit, c'est qu'elle a l'air fatigué et abattu : "c'était bon signe, elle lui avait visiblement manqué". Les amants feront l'amour tout l'après-midi, mais le narrateur n'a visiblement pas la plume pour des scènes érotiques qui, avouons-le, sont les plus difficiles à réussir :

Ze wachtte als een open schaal, klaar voor zijn verhaal, zijn lichaam, zijn geest. Hij gaf haar verspreide stukjes in de slaapkamer, waar hij met zoe-kende, tastende armen de zintuigelijke warmte die in hem werd ontketend in haar poriën wreef. Gekleed in geleende kleren was hij een hongerige vluchteling die snakte naar de voeding die haar overvolle diepten beloofden. De stralen die door het gordijn gefilterd de kamer binnenstroonden vielen op haar huid en gaven die een glans als een rijpe vrucht die openbarstte en haar kleverige sap prijsgaf (p.183). (Elle attendait comme une coquille ouverte, prête pour son histoire, son corps, son âme. Il lui en donnait des morceaux dispersés dans la chambre à coucher, où, de ses bras qui la cherchaient, la palpaient, il faisait pénétrer dans les pores de sa peau, en la massant, la chaleur sensorielle qui se déchaînait en lui. Vêtu de ses vêtements empruntés, il était un réfugié affamé qui soupirait après la nourriture que, chez elle, des profondeurs bien remplies lui promettaient. Les rayons qui, filtrés par les rideaux, inondaient la chambre tombaient sur sa peau et lui donnaient une brillance de fruit mûr qui éclatait et livrait son jus collant.)

Quelques lignes plus loin, on apprend que l'homme, épuisé de tant d'exploits, souffre de "petites crampes roses dans ses testicules" ! Il est bien sûr possible que le cadre de références, ainsi que les visées de l'auteur, soient différents des miens. Il se pourrait bien que, comme d'autres écrivains à succès (parce qu'à "scandale"), Isegawa ait cherché à en rajouter par rapport aux représentations stéréotypées que les Blancs ont des Noirs ("créatures primitives, sauvages, libidineuses, etc."), mais il me semble avoir complètement manqué son but.

La syntaxe relève de la parataxe, le style est d'une platitude désolante, les comparaisons vraiment surprenantes, quitte pour le lecteur à froncer les sourcils. Ainsi, on se demande bien où il a pu trouver la suivante : "Met de sleur ging de tijd op hem drukken, verpletterend als de kont van een nijlpaard" (Avec la routine, le temps commença à l'ennuyer, pesant comme les fesses d'un hippopotame). Ailleurs, les dunes du désert sont des monts de Vénus : "L'hélicoptère se posait quelque part dans le désert. L'endroit semblait pareil à ce qu'il était toujours : il y avait toujours le sable, vallonnant, brillant, en forme de fesses et de monts de Vénus" (p. 79). Un accouchement est appelé "un incident" dont il faut se remettre (p. 185) : "zij lag in het ziekenhuis om te herstellen, de schade te laten verzorgen die het geval had aangericht" (elle séjournait à l'hôpital pour restaurer, laisser réparer les dégâts que l'incident avait provoqués).

De pareils fragments, juxtaposés comme dans une mauvaise bande des-

sinée, égrèment un récit pourtant égayé d'humour. Je vous en laisse juger : à Londres, Bat et sa femme se demandent en plaisantant ce qu'ils vont manger ce soir-là au restaurant : "des escargots, des grenouilles, des beef-steaks de chiens" (p. 195).

Slangenkuil, un roman postcolonial ?

Pour Jan Abdul Mohammed³ et d'autres théoriciens des littératures minoritaires et postcoloniales, le préfixe "post" revêt plusieurs significations : il est à la fois temporel (après les colonies), oppositionnel (contre l'ancien colonisateur et contre l'Europe), et auto-critique (analyse de l'intérieur, afro-centriste, de ce qui déraile dans l'ère des indépendances).

Slangenkuil témoigne-t-il d'un examen critique de cette ère d'indépendance ? Ce roman, sans centre et sans cohérence, que nous apprend-il sur l'Afrique en général, sur l'Ouganda, en particulier ? Après toutes ces péripéties et tous ces vilains combats entre rivaux, qu'avons-nous appris sur l'Ouganda sous Amin Dada ?

Gangrené par un dictateur sauvage, aveugle et superstitieux, le pays souffre non seulement à l'intérieur, mais aussi à ses frontières, zones de contrebande et de trafic d'armes, de groupes de guérilla qu'Amin voulait à tout prix éliminer (en Tanzanie, p. 261). On apprend que la contrebande appauvrit systématiquement l'économie déjà ruinée du pays (le café transite par le Kenya) ; que des groupes de rebelles tentent d'attaquer Amin Dada depuis les frontières avec la Tanzanie ; que l'eunuque, le major Oji, mènera les insurgés qui finalement renverseront le despote. Autre mal, la discorde entre clans rivaux se double d'une haine ethnique : il y a les gens du Nord opposés à ceux du Sud qui ont la peau plus claire. Ainsi le général Bazooka veut absolument éclaircir la peau de sa descendance en faisant un enfant à Victoria, qui vient du Sud, mais quand cela se fait attendre, il la répudie.

Les bureaux et les ministères sont kafkaïens, inefficaces. Victoria travaille au service de l'aménagement du territoire, mais bien qu'il soit question de planifications de nouvelles villes, rien ne se passe. Tous ceux qui sont au pouvoir ne pensent qu'à s'enrichir impunément, à consolider leur pouvoir et à rivaliser avec ou, pire, à éliminer leurs rivaux.

On apprend seulement dans les dernières pages (enfin !) quel rapport l'Ouganda entretenait avec ses partenaires lointains, mais c'est une nouvelle fois sous la forme de quelques "touches" anodines, d'anecdotes piquantes : rien qui permette de comprendre (de l'extérieur) ce que fut le rapport du dictateur aux grands de l'époque. Ainsi, Amin Dada aurait envoyé des aphrodisiaques à Gerald Ford, et il aurait recommandé à

³ Voir Mohammed (Abdul R.), Lloyd (David), eds., "Introduction: Toward a Theory of Minority Discourse: What is to Be Done?", in *The Nature and Concept of Minority Discourse*. New York, Oxford University Press, 1990.

Margaret Thatcher de faire la strip-teaseuse (pp. 256-257).

Isegawa, d'autre part, se doit de nous donner quelques éléments de son rapport ou de son différend avec le pays et la culture de l'ex-colonisateur : pour Londres et surtout pour Cambridge, il n'a qu'un vocabulaire diffamatoire. Dans ses années de jeunesse, Bat a connu, comme tant d'étudiants noirs dans les capitales européennes, la faim et la pauvreté : pendant ses études à Cambridge, il entretenait une correspondance avec sa sœur, où il se plaignait d'avoir dû laver la vaisselle, pendant que d'autres étudiants se promenaient en riches (p. 38). De pareilles visions, toujours trop manichéennes, émaillent le récit. Quand Bat revient en Angleterre, ce pays n'est plus en état de "le couillonner et de l'intimider" (p. 189) et il rassure Babit, qui n'a jamais voyagé en avion, en lui disant que les hôtes sont à son service, qu'elle peut absolument tout leur demander, même si ça sert à vomir dedans (p. 190). Moses Isegawa n'est pas tendre avec l'Europe qu'il prétend, de plus, amnésique. Lorsqu'il évoque les attentats de l'IRA dans la ville de Londres, il dit que toutes les traces ont été effacées : ainsi règle-t-on, dit-il, en Europe de l'Ouest (le roman est pourtant publié après la chute du mur, et on ne parle donc plus de l'Europe de l'Ouest), l'Histoire. Celle-ci, semble-t-il reprocher aux historiens européens, serait déposée dans les archives des bibliothèques, où elle perdrait toute sa saveur et toute sa "pertinence" (p. 190).

Comment se termine ce roman labyrinthique, aux accents du roman de Mario Puzzo, *le Parrain* ? Le dénouement peut être résumé comme suit : parmi les méchants, il s'en trouve toujours quelques-uns qui échappent à leur juste châtement. Dans les derniers chapitres, nous avons bien sûr la destitution en 1979 du maréchal Amin Dada qui :

souffrait de plus en plus du délire de persécution. Il avait peur d'être assassiné et d'être arrêté par la CIA, ce qui serait sans aucun doute suivi par la torture et l'emprisonnement. Le destin de co-dictateurs lui donnait des nuits d'insomnie. Il se rappelait très bien ce qui était arrivé à Haïlé Sélassié, affamé dans une cellule humide. Il avait vu ce que l'empereur Bokassa avait vécu en exil en France. Chaque jour harcelé par la presse, accusé par de faux témoins [...] Des cadavres de porcs jetés sur sa cour⁴ [...]. Boycotté par toutes les putes, les Noires, les Blanches, les Latinos (p. 274, *sic*, ma traduction).

Les dernières vacances du maréchal, il les vit avec Ashes, en lui racontant comment Thatcher, "la femme de fer", avait elle aussi rêvé d'une carrière d'actrice et de "stripper" (*sic* : strip-teaseuse). Il lui raconte sa vie à Hollywood (Amin a été un très mauvais acteur, jouant dans *Il Duce* !), évoquant les fêtes, la luxure, les cuves de bain remplies de champagne, les

⁴ Comme si Bokassa vivait dans une ferme en France ! Autre erreur de la traductrice ou inadvertance dans l'original ?

putes...

Ses conseillers indéfectiblement fidèles prennent maintenant leurs jambes à leur cou ; les statues d'Amin sont détruites par les Eunuques, menés par le major Oji, les exilés rentrent au pays. Quant à Bazooka, qui avait juré d'avoir la peau d'Ashes et qui n'a pas réussi à éliminer son rival, il s'est coupé l'orteil pour ne pas manquer à sa parole "d'honneur" dans un duel. Il va se tirer une balle dans la gorge. Le seul méchant qui échappe est Ashes, retiré comme vigneron sur une grande ferme sud-africaine avec vue sur la montagne du Tafelberg. Quant à Bat, qui pourtant n'a plus la sympathie du lecteur non plus, il est désigné par le nouveau régime pour reprendre son ancien poste au ministère. Victoria, quant à elle, a changé de prénom et s'appelle maintenant Paula, elle s'est faite adventiste du septième jour.

L'impunité du cobra...

Dans *Twee Chimpansees* (2000), Isegawa se décrit lui-même comme un singe transporté dans une cage aux Pays-Bas, où tout le monde vient regarder cette curiosité. Il y qualifie le Blanc de "faux" chimpanzé : un singe d'imitation, qui par conséquent ne comprend rien au vrai singe, l'Africain. L'essai est une tentative pour calmer sa fureur sur l'incompréhension réciproque entre Africains et Européens. Il y règle ses différends avec le pays d'accueil, mais plus généralement avec l'Europe entière qu'il accuse d'être responsable de toute la misère de l'Afrique, ce qui est bien sûr une interprétation très partielle et partielle de la réalité.

Le phénomène Isegawa est avant tout un phénomène médiatique qui jouit impunément des attentions au point de pouvoir se permettre d'être condescendant envers les Européens et les Africains, et plus précisément envers ses compatriotes. De retour à Entebbe, il se moque de l'intérêt des petits quotidiens locaux et des journalistes ougandais qui cherchent à publier un article sur lui : cela ne représente rien pour la grande star qui a eu des comptes rendus dans le *New York Times*... qu'il dit pourtant ne jamais lire. Dans la même interview accordée au plus grand quotidien d'Amsterdam, *De Groene Amsterdammer*, il fait part de ses impressions lors du retour au pays natal. Parmi les changements : la prostitution. Lorsque le journaliste lui désigne un titre dans un journal local : "Condoms are good", il marque son approbation : "les putes [...] sont bonnes et pas inutilement professionnelles comme aux Pays-Pas. J'en suis content. On les voyait pas du tout, avant, sur la *Nile Avenue*, et maintenant il y a un tas de jeunes filles".

Moses Isegawa se soucie peu de son lectorat "back home". Lors de son retour au pays, plus d'un lecteur ougandais s'est plaint de cette peinture par trop déformante et négative. Quand on l'interroge sur son emploi du registre grossier, et que le lectorat africain exprime son malaise devant son "disgusting language" et ses nombreux "fuck", il répond qu'il a voulu

rompre avec la tradition "euphémisante" des usages africains. Susan Kiguli, poétesse et professeur de littérature ougandaise à l'université de Makerere, lui a demandé des comptes pour sa misogynie, ses descriptions avilissantes, le fait qu'il nomme les enfants "les chieurs" et que le sexe toujours doit être violent. L'auteur, visiblement piqué, lui a ordonné de lire encore une fois le roman, comme si elle n'avait rien compris ! Isegawa emploie-t-il toutes ces montagnes de "shit" comme métaphore de l'état "merdique" de l'Ouganda ? Attendons son troisième roman ! Question : sera-t-il en anglais ou en néerlandais ?!

■ Kathleen GYSSELS

APOLO KAGWA ET HAM MUKASA : DEUX VOIES POUR L'ÉCRITURE EN LANGUES AFRICAINES

Apolo Kagwa (1869-1926) et Ham Mukasa (1871-1956), qui peuvent être considérés comme les fondateurs de la littérature en luganda, ont des parcours biographiques et intellectuels voisins qui méritent une analyse comparée. L'œuvre publiée, déjà importante, de chacun des deux auteurs n'est qu'une petite partie de leur travail d'écriture, dont M. Louise Pirouet nous dit qu'un grand nombre de manuscrits sont conservés dans les archives de l'université de Makerere. Je voudrais montrer comment leur engagement dans l'écriture a partie liée avec les conditions de la prise de contact du royaume du Buganda avec les puissances coloniales.

Les deux hommes ont grandi dans le contexte de la cour du roi du Buganda, Mutesa I, où ils entrèrent en contact avec l'islam, avant de se tourner vers le christianisme au cours des années 1880. Ni l'un ni l'autre ne renoncèrent à leur engagement chrétien lors du massacre des chrétiens par le nouveau roi Mwanga, et ils choisirent de se ranger du côté des Anglais dans les guerres des religions qui entraîneront la déposition de Mwanga et son exil aux Seychelles à la fin des années 90. Le lyrisme nationaliste de Mwanga, ses appels au rattachement à la religion traditionnelle du royaume, ne les convainquent pas. Pourtant, sans aucun doute, Kagwa et Mukasa doivent être considérés comme des patriotes, toute leur stratégie d'écriture va dans ce sens.

C'est Apolo Kagwa qui, le premier des deux hommes, commence à publier en 1900 avec son *Livre des Rois d'Uganda*, plusieurs fois réédité au cours du siècle, qui a servi de référence chronologique à tous les historiens qui se sont penchés sur le royaume du Buganda. Wrigley nous dit qu'il y

¹ Wrigley (Christopher), *Kingship and state. The Buganda dynasty*, Cambridge University Press, 1996, p. 8.